

## CINEMA

# Entre conte et chronique historique

**Avec "Va, vis et deviens" Radu Mihaileanu signe une plongée captivante dans la société israélienne des années 80 et 90.**

Soudan, 1984. Alors que la sécheresse et la famine s'abattent implacablement sur l'Ethiopie, le Mossad, aidé par les Etats-Unis fait transiter des Juifs Ethiopiens vers le Soudan d'où un pont aérien s'organise entre Khartoum et Jérusalem. L'opération Moïse sauvera la vie de 8.000 Juifs Ethiopiens, 4.000 autres mourront de faim, d'épuisement ou d'agression.

Appelés "Falashas", les rares Juifs noirs perdus dans l'immensité africaine, descendent, selon la légende, du roi Ménélik, fils du roi Salomon et de la reine de Sabbat. Bien qu'ils suivent la Torah antique, antérieure au Talmud, leur statut de Juif fut longtemps contesté par le fait que la reine de Sabbat n'était pas juive. Les Falashas, minorité éternelle, d'abord en Afrique, pour leur religion, puis en Israël, pour leur couleur de peau, sont encore considérés, aujourd'hui comme des citoyens de seconde zone dans leur terre retrouvée.

A l'Utopia

Radu Mihaileanu, dont le film "Train de vie" avait déjà marqué les esprits en 1998, mélange ici réalité historique, conte et fantasme mythologique. "Va, vis et deviens" sont les dernières paroles d'une mère éthiopienne et chrétienne à son fils de 9 ans qu'elle oblige à se faire passer pour

Juif afin de suivre les Falashas en Israël. En l'arrachant à elle, elle lui offre la possibilité d'un destin moins cruel que celui qui l'attend dans son pays où les perspectives de survie sont très limitées.

Cette phrase lourde de sens poursuivra le jeune garçon, rebaptisé Shlomo dans sa nouvelle vie. Adopté par une famille d'origine française, il gran-

dit, découvre cette religion dont il ne sait rien, expérimente le rejet dont sont victimes les Falashas, et surtout, garde son secret de plus en plus lourd à porter. Il rêve naïvement d'un jour retrouver sa mère, essaie de comprendre pourquoi elle a voulu qu'il parte, quelle est sa place dans cette société qui a du mal à l'accepter et qui, son secret

dévoilé n'hésiterait pas à le rejeter tout à fait.

Le réalisateur d'origine roumaine parvient aisément à sortir de la simple chronique historique en abordant des thématiques universelles telles que la survie, la quête d'identité, l'héritage culturel ou la difficulté de s'intégrer dans une nouvelle société. Son film est



Schlomo (Sirak M. Sabahat) se débat avec son passé, tout en essayant de vivre sa vie dans le présent.

aussi une plongée dans la société israélienne des années 80 et 90, dont les contradictions sont observées avec beaucoup de justesse sans que soit porté le moindre jugement. Le héros, Shlomo, magnifiquement interprété par trois acteurs différents, selon les périodes de sa vie, possède sa part d'ombre, tout comme chacun des personnages du film. C'est dans le refus de nous proposer des portraits à la personnalité trop lisse que Mihaileanu donne toute sa profondeur au sujet. Les parents adoptifs, joués par l'actrice israélienne Yaël Abecassis et le Français d'origine musulmane Roschdy Zem sont loin des poncifs de la famille idéale, tentant, eux aussi, de trouver leur place dans une société israélienne en proie à ses démons: la paix israélo-palestinienne (représentée dans le film par les accords d'Oslo), le dilemme posé à tout jeune israélien du service militaire obligatoire, le racisme contre les Falashas et les Juifs d'origine russe etc.

Profondément humaine, cette œuvre légèrement décalée, offre à la foi sa part de réalisme et de poésie, sorte de métaphore sur la tolérance envers l'autre aussi bien d'un point de vue religieux et culturel que racial. Un film rare et profond, loin des superproductions de l'été.

Séverine Rossewy

## MUSIQUE

# Conjuguer les influences

**Ce dimanche, un choix cornélien s'impose aux Luxembourgeois-es: suivre les débats télévisés post-référendaires ou se plonger dans l'univers du musicien polyvalent Thierry Robin.**

Né dans l'ouest de la France à la fin des années 50 (dixit sa biographie officielle), Thierry Robin, dit "Titi" pour les intimes, est aujourd'hui un de ces rares musiciens autodidactes que "le métier" s'accorde à reconnaître et respecter: autant pour la générosité et la puissance de son inspiration que pour l'originalité, sinon l'audace, de ses créations.

Poly-instrumentiste (oud, bouzoug et guitares), compositeur et arrangeur "instinctif", Thierry Robin s'est, dès 1974, consacré à la musique traditionnelle de sa région natale, avant de se lancer, une dizaine d'années plus tard, dans un projet artistique de bien plus vaste envergure. Discret, sincère, patient et obstiné, ce projet débouchera sur l'émergence d'un "style Titi" qui s'attache à intégrer, sans pillage ni dénaturation, d'authentiques apports du patrimoine culturel, notamment gitan et oriental, dans une démarche de compositeur contemporain.

Au fil de ses recherches et de ses rencontres, "Titi" sera à l'origine de différentes formations musicales et d'autant d'expériences associées. Parmi les plus marquantes, on retien-

dra le duo "historique" avec le grand joueur de tablâ Hameed Khan, puis le quintette "Johnny Michto" qui mêle rythmiques berbère et marocaine, bouzoug électroifié, basse-rock, clarinettes et cornemuses. Suit

le "Trio Erik Marchand", toujours réputé pour ses compositions d'essence celtique, arabe, indienne et ses improvisations jazzy. Le succès de son groupe "Les Gitans" vaudra confirmation du label "world

music" de "Titi" - sans que cela soit, d'ailleurs, forcément du goût de son récipiendaire. Ajoutez à cela l'enregistrement de neuf albums, la composition de la bande originale du film "La mentale", deux incursions dans le monde de l'écriture ("Gulabi Sapera, danseuse gitane du Rajasthan" et "Rajasthan, un voyage aux sources gitanes"), le montage d'une série de spectacles inédits, ainsi que, çà et là, la récolte de quelques distinctions méritées - et vous aurez un aperçu assez complet de l'activité foi-

sonnante de Thierry "Titi" Robin, entre-temps rebaptisé le "gitan blanc", au cours des deux dernières décennies!

Hasard ou coïncidence du calendrier, c'est ce dimanche 10 juillet (une date dont il n'est ici point besoin de rappeler l'importance pour le Grand-Duché) que "Titi" fera un détour par le Kulturhaus de Mersch. Un choix cornélien se pose donc à tous ceux qui, amateurs de fragrances musicales inattendues, seraient en même temps des inconditionnels des débats télévisés post-référendaires. Risquons toutefois de leur donner un conseil: on sait, depuis le soir d'un certain 29 mai, que les résultats d'une consultation organisée dans un grand pays voisin n'ont en rien empêché le même soleil de se lever, ni les mêmes oiseaux de chanter la même chanson le lendemain matin. Alors, sachons encore profiter de ce qui nous est apporté sur un plateau et laissons le mot de la fin à celui qui, de toute façon, sera au rendez-vous: "Le véritable défi est d'exprimer, à l'intérieur d'un système artistique qui s'est plus imposé que je ne l'ai choisi, mon chemin de musicien contemporain, avec ses joies et ses ombres, les paroles solitaires et les échanges collectifs, toutes les couleurs et les parfums qui me tournent autour et me traversent."

Michel Depoulain



Il a donné naissance à un véritable style "Titi" - tout en multipliant les collaborations avec des musicien-ne-s renommé-es: Thierry Robin. (photo: Véronique Guillien)

Thierry "Titi" Robin, ce dimanche 10 juillet à 20h au Kulturhaus à Mersch.